

« Quand les mots voyagent » : expérience d'ateliers de traduction poétique avec des personnes migrantes.

Céline Cerny

Résumé

En mars 2018, Céline Cerny, médiatrice culturelle et autrice et Camille Luscher, traductrice littéraire, ont proposé deux ateliers de traduction poétique pour des personnes migrantes, en collaboration avec l'association de quartier du Vallon à Lausanne. Un projet du Laboratoire des bibliothèques de la fondation Bibliomedica.

Mots-clés

Langues, migration, poésie, traduction, atelier, création

⇒ Titel, Lead und Schlüsselwörter auf Deutsch und Italienisch am Schluss des Artikels

⇒ Titolo, riassunto e parole chiave in italiano e in francese alla fine dell'articolo

Auteure

Céline Cerny, Fondation Bibliomedica, Rue César-Roux 34, 1005 Lausanne, celine.cerny@bibliomedica.ch

« Quand les mots voyagent » : expérience d'ateliers de traduction poétique avec des personnes migrantes.

Céline Cerny

Description du projet

Depuis 2017, la fondation Bibliomedia dont le siège romand est situé à Lausanne, participe au festival Printemps de la poésie en Suisse romande. En 2018, notre programme s'intitulait *Poésie et exil* : quelle place pour la poésie dans l'exil, quel rôle peuvent jouer les mots quand on arrive dans un pays étranger et que l'on est dépossédé de sa propre langue ? Pour en parler, nous avons invité le poète Fabiano Alborghetti, auteur de *L'opposta riva/La rive opposée*¹, ainsi que les artistes Marina Skalova et Nadège Abadie pour leur projet « Silences de l'exil »². Dans ce contexte, il nous a paru important de donner la parole à des personnes ayant vécu ce déracinement et nous avons imaginé un projet-pilote d'atelier poétique destiné à un public migrant, en partenariat avec l'Association de quartier du Vallon.

Cette démarche s'inscrit dans notre programme de médiation culturelle nommé le Laboratoire des bibliothèques, qui mène une réflexion générale autour de l'accueil des publics et de l'accès à la culture pour toutes et tous.

Les deux ateliers ont eu lieu les samedis 3 et 10 mars 2018 de 10h à 17h environ, avec un repas pris en commun à midi. Ils ont été présentés ainsi : « Céline Cerny (médiatrice culturelle à Bibliomedia et autrice) et Camille Luscher (traductrice littéraire) proposent deux ateliers de traduction poétique à des personnes migrantes (jeunes et adultes), en partenariat avec l'Association de quartier du Vallon et le CVSSP (Collectif vaudois des personnes sans papiers).

Au cours de l'atelier, les participant.e.s sont appelé.e.s à traduire dans leur langue maternelle ou la langue de leur choix, des poèmes écrits en français. »

Marie Leuba, animatrice au Vallon, s'est chargée de diffuser l'information auprès des personnes et elle nous accueille, avec ses collègues, dans leurs locaux à Lausanne.



¹ Alborghetti, F. (2018) *L'opposta riva* (dieci anni dopo) *La rive opposée* (dix ans plus tard), (trad. de l'italien par Gillybœuf, Thierry). Lausanne, Editions d'en bas.

² « Silences de l'exil est un projet interdisciplinaire entrelaçant écriture et photographie, qui interroge la migration à travers la langue et l'image » : <http://silencesdelexil.net/>

Le choix de la poésie

On peut raisonnablement se demander pourquoi nous avons fait le choix de travailler autour de poèmes, textes souvent réputés difficiles à comprendre, voire inaccessibles et ceci d'autant plus dans une « autre langue ». Il est important de soulever ce point. En effet, nous constatons souvent que la poésie, même au sein des bibliothèques publiques, reste un domaine dont les professionnel.le.s redoutent de s'emparer. Peur ? Désintérêt ? Manque de soutien en médiation ? Cette question pourrait faire l'objet d'un article en soi.

Il semble que la poésie soit la bienvenue pour les jeunes enfants mais qu'elle disparaisse ensuite, peut-être victime de cette réputation d'être élitiste qui lui colle à la peau.

S'il est vrai que la poésie exige parfois de réels efforts de lecture et qu'elle peut se révéler décourageante pour certaines personnes (ou pire, évoquer de mauvais souvenirs d'école...), cette forme d'expression est aussi universelle que première. Pensons aux comptines, rimes et chansons qui traversent temps et espace et dont nous sommes toutes et tous empreint.e.s, quelles que soient nos origines.

De par son lien particulier à la langue, la poésie nous paraît en réalité idéale pour échanger et créer ensemble dans le cadre d'un atelier. Emancipée des règles convenues du récit, d'une nomination des choses univoque, des stéréotypes, la poésie permet de dire le monde autrement, d'en chercher la profonde complexité, avec une liberté sans cesse renouvelée. Grâce à la poésie on peut dépasser les formes convenues, les manières figées de décrire ce qui nous entoure, ce que l'on ressent, le correct et l'incorrect. C'est une manière d'approprier une langue en se l'appropriant, de jouer avec les contraintes de la grammaire plutôt que d'en être victime. C'est enfin un moyen de nous relier les un.e.s aux autres à travers le langage : cette incroyable faculté que nous possédons en commun, nous autres êtres humains.³

Le choix de la traduction

Nous avons choisi de proposer un travail autour de la traduction pour trois raisons. La première raison est en réalité un souhait : nous voulions mettre en valeur et faire entendre les différentes langues des personnes présentes. Quand il s'agit d'intégration, une injonction domine : il faut maîtriser la langue du pays d'accueil. Dans de nombreux cas, cela signifie la dévalorisation de la langue ou des langues maternelles, comme si ces dernières n'avaient plus de légitimité ; elles sont dévaluées comme peut l'être une monnaie. Il est fondamental de lutter contre cette hiérarchisation des langues et de rappeler, sans faiblir, à quel point les langues ne cessent de se mélanger, s'enrichissant d'emprunts successifs, se transformant, s'adaptant. Cette mise en valeur de la diversité des langues nous paraît essentielle.

La deuxième raison est en lien avec la spécificité plurilingue de la Suisse. Il nous paraît indispensable de réfléchir ensemble à ce que traduire veut dire, aux difficultés et aux plaisirs de ce travail. L'art de la traduction n'a pas (encore) sa juste place dans l'enseignement par exemple et les compétences qu'il requiert ne nous semblent pas assez valorisées, alors même que la traduction est indispensable à la bonne marche de notre pays.

Enfin, la troisième raison concerne la part créative de la traduction dont Camille Luscher est une spécialiste. Traductrice d'auteurs et autrices suisses (Arno Camenisch, Eleonore Frey, Max Frisch, Annette Hug) de l'allemand vers le français, elle porte un intérêt particulier à des textes polyphoniques et poétiques. Elle a traduit notamment *Derrière la gare* d'Arno Camenisch, récit en allemand teinté d'oralité, à l'orthographe corrompue par des sonorités romanches, alémaniques ou italiennes, constellé de mots-valises, qui a nécessité un travail linguistique d'invention et de recreation en français⁴.

Quand on se plonge dans la traduction d'un texte poétique, il est en effet pratiquement impossible de conserver intacts la forme et le fonds. Il faut faire des choix, privilégier les rimes ou la musique du texte en choisissant un mot qui n'est pas une exacte transposition par exemple. On peut aussi décider de traduire un mot par un autre, qui signifie quelque chose de différent mais évoque le même sentiment, la même sensation, porte un symbole compréhensible du lectorat auquel on s'adresse. Il est aussi possible de jouer avec la polysémie de certains mots, d'ajouter enfin sa touche personnelle à un poème qui nous a marqué. Un

³ A ce propos, l'ouvrage essentiel de Siméon, Jean-Pierre (2015) *La poésie sauvera le monde*. Paris, Le Passeur éditeur.

⁴ Camenisch, A. (2012), *Derrière la gare* (trad. de l'allemand par Luscher, C.). Lausanne, Editions d'en bas.

participant d'origine africaine, qui considérait la langue française comme sa langue principale, a choisi par exemple de « traduire » du français vers le français ; nous avons découvert sa version largement revisitée selon une interprétation personnelle, nous livrant ainsi à travers la traduction sa lecture du poème.

Ce parti pris est à la base de notre démarche : nous n'avons pas proposé de « cours » de traduction mais bien une occasion de découvertes mutuelles autour des mots, du passage d'une langue à l'autre, du plaisir de lecture du texte, au-delà du juste et du faux.

Inverser la logique des expert.e.s

Une dimension particulière de cette expérience est à relever : nous avons choisi de proposer un atelier où plusieurs langues allaient être présentes, alors même que nous ne les connaissons pas. Quand une personne traduit un poème du français vers l'arabe, l'albanais ou le tigrinya par exemple, ni Camille ni moi n'avons les connaissances nécessaires pour « contrôler » ou « corriger » sa traduction. Cette réalité, pleinement assumée, fait partie pour nous du processus et permet de renverser les rôles. Ainsi, nous ne sommes plus les « expertes » qui viennent enseigner quelque chose ; les expert.e.s sont les participant.e.s. On quitte la perspective verticale, où les personnes considérées comme détentrices du savoir ont le monopole de la parole pour entrer dans un horizontal où chacun.e peut partager son expérience ou ses connaissances.



Choix du corpus

Camille Luscher et moi avons défini ensemble un corpus de textes. Les poètes choisis étaient Carl Norac, Géraldine Hérédia, Anne Perrier, José-Flore Tappy, Claire Genoux, Jacques Prévert et Paul Eluard. Les deux premiers écrivent principalement pour le jeune public tandis que les trois suivantes sont des écrivaines romandes. Il nous tenait à cœur de faire découvrir des poétesses « locales », que les participant.e.s pourraient tout à fait rencontrer. Nous avons aussi souhaité rendre hommage à Anne Perrier, aujourd'hui disparue, artiste lausannoise exceptionnelle dont les textes jouent avec une apparente simplicité et recèlent de multiples sens que nous avons envie de partager. L'un de ses poèmes a donné lieu d'ailleurs à plusieurs traductions et discussions.

Avec Jacques Prévert, nous avons envie de travailler autour de l'humour et de l'usage détourné des mots. Nous avons aussi proposé un choix de vers de *Liberté !* de Paul Eluard, dont l'engagement a donné lieu à des échanges.

Notre corpus était présenté sous forme de recueil que nous avons offert aux participant.e.s.⁵ Tous les poèmes ont été brièvement introduits par les animatrices, parfois discutés en commun, puis chacun.e des participant.e.s en a retenu un ou deux pour travailler dans sa langue ; les textes restants pouvant être lus et traduits par la suite, à la maison. Nous avons aussi prévu des grandes feuilles de papier (flip-chart) et des dictionnaires de différentes langues prêtés par la bibliothèque interculturelle Globlivres (anglais, arabe, albanais, espagnol, romani, roumain, tigrinya).

Le déroulement des ateliers ou l'art de la souplesse

En tant que partenaire et lieu d'accueil, l'association de quartier du Vallon s'est chargée de faire venir le public, de prendre d'éventuelles inscriptions, de faire circuler l'information au CVSSP (Collectif vaudois des personnes sans papiers). Avant le commencement du premier atelier, nous ne savions pas exactement combien de personnes il y aurait, ni quelles langues seraient parlées.

⁵ Pour les personnes intéressées par notre corpus, il est possible de prendre contact avec moi : celine.cerny@bibliomedia.ch

Il faut savoir que les locaux du Vallon sont très conviviaux et ouverts aux activités d'autres associations⁶ et collectifs, ce qui permet à des nombreuses personnes d'y venir librement, d'y trouver leur place, de s'y sentir légitimes. Ainsi, nous avons accepté par exemple qu'une personne de passage se joigne à l'atelier en cours de route. Cette souplesse au niveau de la participation a été essentielle à notre démarche : sans cela, nous n'aurions pas pu accueillir des personnes qui devaient partir plus tôt pour aller travailler ou s'occuper de leurs enfants.

Nous avons aussi décidé de laisser le libre choix : revenir le deuxième samedi ou pas. Cela nous a permis d'accueillir des enfants et des adolescent.e.s roms qui étaient là par hasard, tout en poursuivant le travail avec les personnes qui ont pu revenir.

Lors du premier atelier le 3 mars, nous avons fait un exercice autour de l'association d'idées qui a permis l'écriture d'un premier texte commun, puis nous avons longuement discuté des poèmes choisis, de l'importance des images et des métaphores et des différences d'une langue à l'autre autour d'un même mot, en particulier avec trois participantes qui parlaient espagnol et portugais.

Après une présentation d'un choix de poèmes, chaque participant.e a traduit un court poème de Carl Norac dans la langue de son choix et nous avons écouté ces différentes versions, commentées par le traducteur ou la traductrice.

Durant l'après-midi, chacun.e était invité.e à traduire un ou plusieurs poèmes tandis que nous étions à disposition pour toute question. En fin d'atelier, nous avons invité.e.s les participant.e.s à lire leurs traductions, puis à évaluer l'atelier lui-même.

Le 10 mars, plusieurs enfants et adolescent.e.s se sont joints à nous. Nous avons donc dû adapter notre atelier à ce jeune public. Après plusieurs exercices autour des mots et des associations d'idées qui ont donné lieu à l'écriture d'un poème commun et plurilingue autour de la couleur jaune, nous avons renoncé à présenter chaque poème comme nous l'avions fait le premier jour. Nous nous sommes lancé.e.s directement dans une première traduction d'un même poème en plusieurs langues. Deux enfants nous ont rejoint et sont restés une heure pour traduire un poème en espagnol et en arabe, tandis qu'un participant du samedi 3 mars est revenu pour approfondir ses traductions du français vers le tigrinya.

Dix-sept personnes ont participé au projet et elles réunissaient à elles toutes dix langues (espagnol, tigrinya, portugais, albanais, romani⁷, roumain, polonais, arabe, russe, italien), sans compter le français, l'anglais ou l'allemand partiellement maîtrisés. Il est à noter que certaines personnes sont capables de s'exprimer dans une grande diversité de langues mais sans avoir les compétences de les écrire toutes.

Lors des deux ateliers, Marie Leuba de l'association de quartier, a enregistré les volontaires qui acceptaient de lire leurs traductions à haute voix. Dans le cadre de nos créations du Laboratoire des bibliothèques, nous travaillons actuellement à une exposition sonore qui permettrait au public de découvrir les traductions et les voix des participant.e.s.

Choisir de limiter au maximum les contraintes pour participer aux ateliers (pas d'inscription nécessaire, pas de compétences particulières ou de prérequis, pas d'obligation stricte de respecter les horaires et surtout gratuité de l'activité) nécessite aussi de la part des intervenantes une grande flexibilité. Camille et moi avons dû modifier notre programme, improviser une activité sur le moment et adapter notre rythme à celui



⁶ L'association Opre Rrom (association lausannoise d'action et de solidarité avec les Roms), avec laquelle nous avons collaboré spontanément à l'occasion des ateliers, y est présente.

⁷ Le romani, issu du sanscrit, est la langue parlée par les Roms, en particulier en Europe centrale, de l'Est et du Sud-Est. Elle ne possède pas de grammaire unifiée ou de vocabulaire normalisé. On estime que le romani, avec de multiples variantes, est actuellement parlé par 3 millions de personnes environ.

des personnes présentes. A aucun moment cependant nous n'avons remis en question ce choix qui nous a permis au contraire de créer des liens de confiance, de découvrir différemment les réalités dans lesquelles vivent ces personnes et leur lien, parfois très intime, à leur langue ou à la poésie. Nous avons vécu ces ateliers comme de réels moments d'enrichissements mutuels ; des moments précieux.

L'importance du hors-les-murs

Ces ateliers s'inscrivent dans le cadre de nos projets hors-les-murs que nous menons en partenariat avec différents acteurs socioculturels. En tant que médiatrice culturelle, il me paraît en effet important de mener une réflexion constante sur les raisons qui permettent ou qui empêchent les personnes de fréquenter les lieux culturels. Au sein du Laboratoire des bibliothèques, nous travaillons également à l'accessibilité des lieux de lecture publique et aux barrières, symboliques ou non, qui nuisent à cette accessibilité. Les bibliothèques d'aujourd'hui sont amenées à repenser leur accueil et leur manière d'aller à la rencontre de nouveaux publics. Mener des projets hors-les-murs est un moyen pour toucher des personnes qui ne poussent habituellement pas la porte des bibliothèques, qui restent éloigné.e.s du livre et de la littérature et qui, de fait, ne peuvent pas profiter des infrastructures culturelles de leur ville. Après une expérience de bibliothèque de rue en partenariat avec l'association du Vallon, nous avons donc poursuivi cette collaboration autour des ateliers de traduction poétique. Ce projet nous a à nouveau montré à quel point il est intéressant de sortir des lieux culturels. Il aurait été en effet difficile pour nous d'entrer en contact avec les personnes que nous avons rencontrées sans passer par les animatrices engagées constamment sur le terrain. Des liens de proximité à l'intérieur d'un quartier ou une bonne connaissance du tissu associatif (en l'occurrence en lien avec la migration) ; tout cela se construit sur le long terme. Nous avons ainsi pu travailler avec des personnes sans papier, qui n'auraient pas forcément choisi de venir dans notre bibliothèque ou à l'Université de Lausanne, institution où travaille Camille Luscher. Notons qu'un participant érythréen, suite aux ateliers, est venu avec un ami à la fondation Bibliomedia pour assister à notre programmation *Poésie et exil*. Cela montre l'importance de sortir de ses murs, de proposer des activités dans des lieux totalement différents, en espérant bien entendu que les personnes se sentent légitimes de venir ensuite à notre rencontre.

Enfin, le fonctionnement très ouvert des locaux de l'association de quartier (presque une seconde « maison ») permet à des jeunes et des enfants du quartier d'y venir fréquemment, ce qui est une belle opportunité pour leur proposer des telles actions dans leur environnement quotidien.

La valeur de la traduction

Au cours de ces ateliers, nous avons pu observer la manière dont les participant.e.s considéraient la traduction. Toutes les personnes avaient diverses expériences dans d'autres langues que leur langue maternelle ou le français.

L'un des participant, lui-même interprète communautaire nous a demandé à plusieurs reprises de quoi nous avons besoin, si nous avons besoin d'une traduction supplémentaire. Bien qu'il ait activement participé aux discussions sur la symbolique des mots (notamment les connotations religieuses liées au mot « ciel »), et qu'il ait parfaitement compris le projet, il semblait ne pas pouvoir accepter que la traduction n'ait pas toujours une finalité pratique. Traduire pour espérer se faire comprendre et comprendre ce qu'on nous dit, en situation d'urgence, pour des démarches administratives, médicales, pour trouver un lieu dans une ville, pour trouver sa place, pour refaire sa vie...

A son contact, nous avons pris la mesure de tout ce que la traduction pouvait signifier dans une réalité migratoire parfois très douloureuse.

Une jeune participante rom, actuellement scolarisée à Lausanne et apprenant l'allemand, nous a confié qu'elle était un peu dépassée par la diversité des langues, par tous ces milliers de mots, alors qu'elle-même navigue au quotidien entre deux ou trois langues.

Enfin, un garçon de douze ans environ, peu intéressé par l'atelier de prime abord, a traduit *Liberté !* de Paul Eluard en romani. Il a fait ce travail avec l'aide d'une adulte qui a transcrit avec lui le poème. Une traduction tout à fait inédite que le garçon en question a déclamée dans la rue en sortant de l'atelier, avec plaisir et

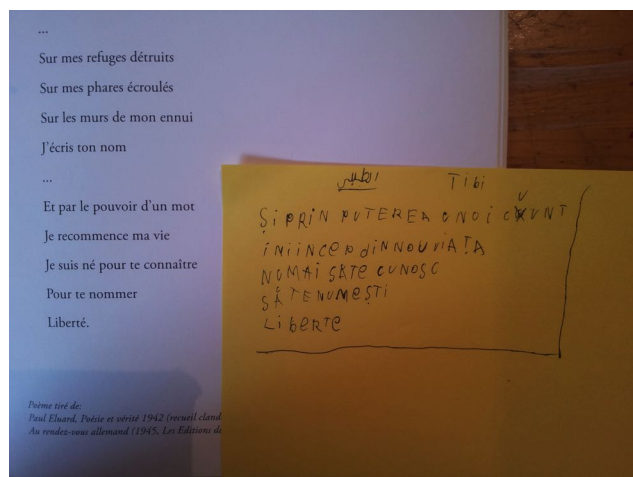
fierté. Ce poème historique – écrit sur des feuilles volantes et parachuté en 1942 par des avions britanniques au-dessus du sol français –, hymne à la liberté quelle qu'elle soit, était devenu, grâce au travail de la traduction, son poème à lui, le garçon rom venu de Roumanie.

La suite

Il n'est pas prévu actuellement d'autres ateliers de traduction poétique, et ceci pour des raisons de temps et de coût. Nous avons cependant élaboré différentes versions de ces ateliers, pour des enfants et des plus grand.e.s, en lien avec l'école et l'apprentissage des langues nationales ou avec

des personnes allophones dans différents contextes. Enfin, nous pensons que de telles expériences pourraient être développées sur un plus long terme, tout au long d'une année par exemple, avec un groupe.

La qualité des échanges et l'intérêt des participant.e.s pour la poésie et le travail autour des langues nous ont montré la pertinence de ce genre d'expériences. Dans le contexte migratoire actuel, les actions culturelles qui allient création, mises en valeur des langues premières, apprentissage et découverte des langues d'accueil, dans un cadre convivial propice à la prise de parole et à l'échange, nous paraissent d'une importance capitale. Nous pensons que les bibliothèques publiques ont ici un rôle à jouer, en partenariat avec d'autres structures.



Auteure

Durant ses études de lettres, Céline Cerny travaille dans une ONG (Burkina-Faso) et dans un centre d'accueil pour personnes sans-abri. Aujourd'hui, elle est médiatrice culturelle pour la fondation Bibliomedia. Elle a travaillé dans l'édition critique et a dirigé durant trois ans un projet intergénérationnel avec des jeunes et des personnes âgées, autour de l'écriture du souvenir. Dans ce cadre a paru *De mémoire et d'encre*. Récits à la croisée des âges. Elle fait aussi de la critique en littérature jeunesse, enseigne la médiation culturelle et anime des soirées avec des auteurs et autrices suisses. Elle a publié deux ouvrages de fiction : *Les enfants seuls*, éd. d'autre part, 2015 et *On vous attend*, images de Line Marquis, éd. art&fiction, 2019.

Cet article a été publié dans le numéro 1/2019 de forumlecture.ch

«Wenn Wörter reisen»: Workshop-Bericht über Gedichtübersetzungen mit Migrantinnen und Migranten

Céline Cerny

Abstract

Im März 2018 führten die Kulturvermittlerin und Autorin Céline Cerny und die Literaturübersetzerin Camille Lüscher in Zusammenarbeit mit dem Quartierverein Vallon in Lausanne zwei Workshops zu Gedichtübersetzungen für Migrantinnen und Migranten durch. Ein Projekt des Laboratoire des bibliothèques der Stiftung Bibliomedia.

Schlüsselwörter

Sprachen, Migration, Poesie, Übersetzung, Workshop, Kreation

Dieser Beitrag wurde in der Nummer 1/2019 von leseforum.ch veröffentlicht.

«Quando le parole viaggiano»: esperienza di un workshop di traduzione poetica con migranti.

Céline Cerny

Sommario

Nel marzo del 2018 Céline Cerny, mediatrice culturale e autrice, e Camille Luscher, traduttrice letteraria, hanno proposto due workshop di traduzione poetica per migranti, in collaborazione con l'associazione di quartiere del Vallon di Losanna. Un progetto di workshop delle biblioteche della fondazione Bibliomedia.

Parole chiave

Lingue, migrazione, poesia, traduzione, workshop, creazione

Questo articolo è stato pubblicato nel numero 1/2019 di forumlettura.ch